

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 18

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

M^{me} Lillette Cérésolle de Loës, qu'une mort prématurée enleva à la fleur de l'âge, M^{lle} E. Mariage et M. John Meier, ont noté ces chansons que publièrent *les Archives des Traditions populaires*, ce trésor du folk-lore suisse. La tâche de musicien et du poète s'est bornée à harmoniser ces mélodies fines et simples, à en traduire librement et en adapter le texte pour offrir au public de langue française une version exacte de ces chansons que l'on entend parfois fredonnées par une voix claire, avec le regret de n'en pouvoir conserver le souvenir. Tristes ou gais, sentimentaux ou narquois, ces refrains de soldats et de fileuse gardent intact l'accent émouvant et fort du peuple qui les chante.»

RENÉ MORAX.



La musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

9 Juin

Ah ! les remaniements d'œuvres ! quel chapitre compliqué de l'histoire de la musique, et quelle question délicate !.. Toutefois elle se présente, en principe, sous deux faces assez claires : ou bien le correcteur fait le pédagogue et veut en remonter au créateur pour ce qu'il n'a pas observé les règles du métier au pied de la lettre ; ou bien le correcteur a pénétré l'esprit de la loi et, par respect pour les intentions du créateur qu'il a étudiées, comprises et approfondies, il s'efforce de les réaliser par tous les moyens que les progrès ont fournis à l'art peu à peu, mais qui manquèrent à l'auteur de son temps. Si la première manière ne mérite que la réprobation, la seconde prête toujours le flanc aux objections et aux polémiques.

C'est à quoi s'est encore exposé M. Ernest Lewicki en pratiquant, dans l'*Idoménée* de Mozart, les retailles et retouches que celui-ci s'était, toute sa vie, proposé d'entreprendre. Il a réduit les trois actes à deux ; 500 mesures de récitatifs n'en donnent plus que 175 environ ; six airs et des vocalises nombreuses ont disparu ; une partie de basse a été introduite, tout à nouveau ; le texte a été amélioré en maint endroit ; la version originale des harmonies de l'oracle a été réintégrée...

Avant de nous récrier, constatons que le prof. Lewicki est un des connaisseurs spécialisés de Mozart, qu'il a tenu un compte exact de ce que l'on connaît des projets de Mozart, que ce qu'il a écarté n'était le plus souvent que des concessions du jeune compositeur au goût et plus encore aux acteurs de l'époque, enfin qu'il s'agit de rendre à la scène une *opera seria* de Mozart que l'on ne jouait plus. L'honneur de cette reprise reviendra sans doute à Munich, pour qui l'opéra fut écrit.

Le grand événement de la saison munichoise a été l'apparition, au pupitre directorial des théâtres, de M. Bruno Walter, de Vienne, le futur directeur général de musique que l'on espère et désire le plus à Munich. Il a donné, au théâtre de la Résidence et au théâtre Prince-Régent, les représentations préparatoires aux festspiels de l'été. Le succès a été immédiat, spontané et enthousiaste. La direction de M. Bruno Walter a surpris bien des habitués : il apporte la jeunesse, l'esprit, l'humour, et quand il le faut la profondeur et la réflexion, la vie en un mot. Dans le *Mariage de Figaro* et dans *Così fan tutte* il a montré autant de chaleur que de légèreté et une sorte de souplesse impromptue, toujours en éveil, qui donne à son interprétation un grand charme de naturel. Quant à son *Tristan*, M. Walter le revit, comme le revivait Gustave Mahler ; c'est lui-même qui vibre de fièvre, et c'est de

lui qu'elle passe sur la scène et dans l'orchestre ; avec lui tout l'ensemble s'anime. M^{lle} Edith Walker est au surplus une Yseult idéale.

Un caprice musical de M. Wilh. Mauke : *Fanfreluche* (c'est le petit chien de la pièce) paraît s'implanter au répertoire à force de jolis détails, de bonne humeur, de grâce plaisante, que chaque représentation met davantage en valeur.

L'anniversaire de la mort de Mahler (18 mai) a été marqué à Mannheim, par une grande fête de musique en deux soirées : d'abord la *IV^e symphonie* et le *Lied von der Erde* ; le lendemain, la *VIII^e symphonie* que Mahler avait promis à son fidèle Bodanzky de venir diriger... A l'exécution prirent part M^{me} Winternitz-Dorda dans la *IV* ; M^{me} Cahier dans le *Lied* ; les mêmes, avec M^{lle} Færstel, M^{me} Erler-Schnaudt, MM. Gesse-Winkel, Bartling, Fenten, deux chœurs et deux orchestres de Mannheim et de Karlsruhe et 300 enfants dans la *VIII* ; celle-ci fut en tous points digne de la *première* à Munich. Les ovations des 4000 auditeurs, dans le Nibelungensaal, en firent un nouveau triomphe, qui allait se renouveler quelques jours plus tard, sous Wilh. Mengelberg, au Cirque Schumann, à Berlin.

A Dresde il convient de retenir les trois exécutions, trois dimanches successifs, que vint donner du mystère *Christus* de F. Dræseke, dans l'église des Trois Rois, M. Bruno Kittel avec son chœur de Berlin : une œuvre monumentale et puissante, qui souffre surtout de venir un peu tard, qui présente il est vrai quelques longueurs presque obligatoires, mais dont on ne saurait contester sans injustice la haute valeur musicale et la sincérité religieuse.

Pour la Pentecôte, c'était au tour d'Aix l'impériale d'hospitaliser la fête de musique du Bas-Rhin (la 88^{me}) qui s'organise alternativement là, à Dusseldorf ou à Cologne. Programme un peu trop varié, mais bien accueilli, grâce à d'excellents solistes, à la présence de M. Muck le second soir, et aux éminentes qualités de M. Schwickerath comme directeur de grandes œuvres chorales, qui le firent récemment appeler à Munich : premier soir, *Messe en si mineur* de Bach ; second soir : Brahms avec les *Variations Haydn*, le *concerto* de violon, quelques *valse*s chantées, les *Fest-und Gedenksprüche*, et Bruckner avec la *VII^{me} symphonie* ; troisième jour : M^{me} Carreno au piano ; M^{me} Kraus-Osborne avec des *lieder* de Hugo Wolf ; le *Don Juan* de Strauss ; enfin le prélude et la scène finale de *Parsifal*.

A Hellerau les préparatifs vont grand train pour les fêtes scolaires qui dureront du 28 juin au 11 juillet. M. Jaques-Dalcroze pourra enfin appuyer d'un vaste exemple ce qu'il écrivait récemment au *Mercur* de France sur le « Retour à la danse ». On annonce une mise en scène du second acte de l'*Orphée* de Gluck, de la pantomime originale de M. Jaques-Dalcroze : *Narcisse et Echo*, qui seront des révélations au point de vue des arts du théâtre, et où l'on pourra juger des aboutissements de la méthode. D'ores et déjà la réussite matérielle, non seulement des fêtes, mais de cette entreprise si neuve paraît assurée grâce aux dons généreux qu'apportent les quatre vents des cieux et parmi lesquels nous mentionnons la ville de Dresde pour 10,000 marks et le prince Serge Wolkonsky, ex-intendant des Théâtres de Pétersbourg, pour 12,000 marks transmis de la part de la Comtesse Carlow et de divers bienfaiteurs qui se parent de l'anonymat.

MARCEL MONTANDON.

BELGIQUE

La grande saison musicale s'est achevée dans la glorification de trois grands noms de la musique : *Wagner*, *Beethoven* et *Bach*.

La fête wagnérienne fut un moment sérieusement menacée d'une interruption en pleines représentations de l'*Anneau* par une grève de l'orchestre. Mais devant le « danger imminent », les autorités de la ville qui avaient le mot de la fin dans la

situation, sachant, au reste, les musiciens soutenus par le syndicat et appuyés par les directeurs, cédèrent enfin aux justes revendications. Ainsi, le gigantesque *Nibelungen Ring* put s'achever sans incident. L'ensemble fut peut-être à plus d'un égard moins beau que l'an dernier. Réaliser la perfection est évidemment quasi impossible dans cette vaste épopée où rien n'est négligeable et où tant de forces supérieures sont requises. Cela fut surtout sensible dans *Rheingold*, le superbe prologue où l'ensemble semblait bien terne. Mettons à part Loge d'Ernest van Dyck et Fricka de Marie Bréma qui réalisèrent vraiment des figures — types inoubliables, bien que la voix chez l'un et chez l'autre ait subi, hélas ! plus d'un assaut. Merveilleux aussi le Mime de Dr Kuhn et la Freya de M^{lle} Petzl. Mais partout ailleurs des faiblesses, des exagérations, des insuffisances dont le compte serait trop long à faire. On sortit de là un peu déçu... Heureusement que le *Walküre* du lendemain remonta tous les esprits. Siegmund et Sieglinde nous entraînèrent du coup, et c'est à Ernest van Dyck encore et à la gracieuse et intelligente M^{lle} Petzl que vont tous nos éloges. La scène fut merveilleusement graduée, vivante, émouvante en ses moindres détails. Le Hundig de Carl Braun qui la veille avait été un Wotan plein de bonne intentions, mais incomplet, fut farouche à souhait et chante superbement sans égaler toutefois l'incomparable Paul Bender de l'an dernier. — Wotan — dans la *Walküre* et *Siegfried*, fut chanté par Feinhals : grande et impressionnante figure. La scène avec Fricka (Marie Bréma), pivot du drame entier comme le disait un jour M^{me} Cosina Wagner elle-même, fut grâce à ces deux artistes absolument grandiose ! — La Brünnhilde de M^{me} Edyth Walker est la vaillante Walkyrie admirée l'an dernier ; mais au point de vue vocal, c'est un peu tendu pour ses moyens ce qui fut surtout sensible dans le *Crépuscule des Dieux* où nous ne pouvons oublier — entre parenthèses — la belle création « française » qu'en fit naguère ici M^{me} Litvinne. — Dans le rôle de Siegfried, l'apparition du chanteur néerlandais Urlus fit sensation. C'est surtout le charme, la force, la beauté de la voix qui ont séduit, aussi le grand naturel de son jeu, surtout remarquable dans *Siegfried*. On ne souhaiterait qu'un peu plus de jeunesse et plus de variété dans l'expression du visage. Dans le *Crépuscule des Dieux* il eut aussi de fort beaux moments, tout le 3^{me} acte notamment ; mais son apparition à Brünnhilde, sous la forme de Gunther, ne fut pas beaucoup mieux réussie que l'an dernier par Hensel. — Et jamais non plus nous n'avons eu à la scène dans l'épisode entre Siegfried et Brünnhilde du Prologue, la grande impression enthousiaste, chaleureuse, vibrante, héroïque que nous en éprouvons chaque fois à la simple lecture musicale ou lors des mémorables auditions au concert que dirigea ici Félix Mottl. Pourquoi au théâtre, cette belle scène d'adieux héroïques nous paraît-elle toujours si froide, si compassée, quand toute la musique orchestrale l'enveloppe d'une atmosphère si chaude ? C'est incompréhensible.

Avec la plus grande admiration, nous citerons encore l'unique interprétation de Mime par le Dr Kuhn, dans *Siegfried* surtout, absolument prodigieuse de vie et d'art. Puis un parfait trio des filles du Rhin (M^{mes} Kuhn-Brunner, David-Bischoff et Rohr) qui ont aussi chanté la scène si impressionnante des Nornes, une des plus belles de l'œuvre, où l'on aurait souhaité toutes les voix plus sombrées, plus fatidiques.

Le rôle d'Alberich (von Scheidt) était bien compris, mais forcé, exagéré si pas dans le jeu, du moins dans l'expression vocale. Wagner demandait une déclamation chantée ou un chant déclamé, point de cris ou rugissements et surtout pas dans ces larges phrases de la malédiction de l'amour et de l'anneau qui portent par elles-mêmes. Les acteurs devraient se mettre en garde contre cet excès qui dépasse le domaine artistique ; méditez certaines pages de ce merveilleux « art du chant » de Lili Lehmann où la grande artiste que Wagner admira si entièrement, recommande toujours de se dominer et de songer au « beau » avant tout. Cette sorte de déclamation trop brutale est un défaut assez fréquent chez les artistes modernes

d'outre-Rhin. Ce n'est pas du tout celà que Wagner a voulu ; lisez : *Briefe an seine Künstler*.

A l'orchestre sous la direction de M. Otto Lohse nous n'avons que des éloges à adresser, qui nous font passer sous silence les quelques imperfections ou accidents remarqués de ci, de là.

Comme toujours, le succès de ces représentations a été très grand ; à noter une affluence particulière d'Anglais venus tout exprès pour ce festival, et qui n'eurent en somme pas à le regretter.

Oserais-je avouer que les journées Bach-Beethoven avec leurs deux grandes-messes furent plus impressionnantes encore ? Peut-être parce qu'on y fut moins distrait par une foule de choses de tout ce que cette musique a de profond et de grand. Il y eut cette fois une communion directe, vraiment réelle, grâce à l'attention recueillie d'un public de choix et à la conviction des exécutants. Parmi ceux-ci, le quatuor vocal composé de M^{mes} Noordewier et de Haan, de MM. Baldzuhn et Stephani, et les chœurs de la société J.-S. Bach remarquablement stylés par leur chef M. Zimmer, ont surtout droit à la plus entière admiration.

Ce n'est certes pas un fait banal — mais tout à la gloire du jeune directeur — d'avoir donné trois jours en suivant, deux fois la *Solemnis* encadrant pour dire la grande *Messe en si mineur* de Bach. Ceux qui savent les difficultés de mise au point et d'exécution de ces pages, sauront apprécier le courage du chef et de ses collaborateurs. Et il n'y eut aucune défaillance. Ce fut beau, digne de ces œuvres si nobles, inspirées d'une foi si large.

Il est difficile de les comparer ; elles sont si différentes de forme et même d'esprit ; celle de Bach est évidemment sur un plan spirituel plus élevé ; mais celle de Beethoven est si profondément humaine ! L'une semble regarder d'en haut ; l'autre en bas ; mais toutes deux par leur sublime matière musicale et spirituelle concentrent l'émotion et la pensée vers un même but noble et divin. Cette belle exécution fut une des grandes impressions de cette saison musicale finissante, la plus grande pour beaucoup.

Il nous faut terminer cette chronique par la triste nouvelle de la perte du compositeur flamand *Jan Blockx*, l'une des figures représentatives de son école. Né à Anvers, en 1851, d'une famille de modestes artisans, il forma son goût musical d'abord dans les chapelles de sa ville, puis surtout par lui-même. La forte personnalité de Peter Benoit eut sur lui une influence décisive ; il reçut ses conseils et alla ensuite à Leipzig où il travailla sous la direction de Reinecke. Son tempérament l'a surtout porté vers le théâtre où il donna d'excellentes choses valant surtout par leur pittoresque et leur naturel. *La Princesse d'Auberge* en est l'exemple le plus typique. Elle a fait son tour d'Europe avec succès. Jan Blockx était aussi le directeur du Conservatoire flamand d'Anvers. La ville lui a fait de grandioses funérailles auxquelles assistaient toutes les personnalités musicales du pays. La mort de ce musicien est une perte sensible pour l'art national.

MAY DE RÜDDER

